

Le malade et son entourage dans la Bible

La Bible foisonne de récits qui montrent l'homme aux prises avec la souffrance, la maladie et la mort. Tour à tour les personnages que ces récits mettent en scène s'interrogent sur les drames de la condition humaine, sur leurs causes et leur sens. Selon les époques les réponses évoluent et oscillent entre le scandale face à la souffrance de l'innocent, la recherche d'une faute commise et sa rétribution négative, entre le sacrifice et la rédemption.

Retenons de cet ensemble de témoignages que nous sommes à distance du texte biblique. Celui-ci ne répond pas aux questions telles que nous les posons aujourd'hui et suppose un travail d'interprétation herméneutique car la compréhension de la maladie est prisonnière des mentalités d'alors.

Dans l'Ancien Testament

Évoquer la maladie de quelqu'un dans la Bible, c'est aussi parler de sa place dans son entourage et des initiatives prises par ses proches. En effet, souvent la maladie exclut le malade de la société; surtout s'il s'agit de maladies contagieuses que la lèpre symbolise entre toutes¹. L'état du malade est alors celui d'un abandonné qui le conduit jusqu'à l'exclusion de la sphère religieuse. L'idée véhiculée par l'entourage est que pour être ainsi abandonné de Dieu, il faut que le malade ait commis une faute (rétribution négative).

De nombreux psaumes crient cette détresse. Bien souvent, il s'agit d'une détresse vécue par des innocents dont la foi en Dieu est ébranlée (Ps 22, 7-8).

Job et le Serviteur souffrant - dans le deuxième Isaïe (Is 52, 13- 53, 12) - sont deux figures emblématiques de cet abandon. Mais, écrits à des époques différentes, ces textes ne retiennent pas les mêmes accents.

- Job, que la maladie défigure et détruit au point de lui faire perdre tous ses amis, puise en lui une certitude à laquelle il ne peut renoncer : je suis innocent, je n'ai pas lâché Dieu, « je sais, moi, que mon libérateur est vivant... avec mon corps, je me tiendrai debout, de mes yeux de chair je verrai Dieu. » (Jb 19,25-26). L'ensemble du livre de Job manifeste que la maladie ne peut être la sanction d'une faute commise comme on le pensait jusque là (Nb 12, 4-10 ou 2 Rois 5, 23-27). Job est un résistant. Il veut avoir Dieu avec lui et il finira par

gagner. Non pas que Dieu lève à ses yeux et aux nôtres, le mystère de la souffrance. Mais il répond une chose : *Je suis avec toi*. Dieu se trouve engagé dans le mystère de la souffrance que traversent tous les malades.

- Le récit du Serviteur souffrant est écrit dans un contexte différent plusieurs siècles auparavant. Le sacrifice proposé fait de la souffrance un moyen de rédemption pour les peuples : « devant lui les rois resteront bouche bée, ils verront ce qu'on ne leur avait jamais dit... par ses blessures nous sommes guéris » (Is 52,15-53,5). Le mystère de la souffrance n'est pas levé, mais ce serviteur souffrant sera interprété dans le Nouveau Testament comme la figure de l'amour de Jésus, envoyé de Dieu le Père, à la rencontre d'une humanité malade, pour la sauver.

Ces textes montrent comment le Dieu de la Bible se révèle comme celui qui au cœur de la blessure des hommes et les mène à la vie. Dans sa volonté de guérir l'homme, il offre un salut plus fondamental encore.

Dans les Évangiles

Nombre de récits mettent en scène des hommes et des femmes qui souffrent (Lc 8, 43), qui craignent la mort pour l'un des leurs (Mt 17,15 ; Lc 8, 40) et qui s'entraident mutuellement (Lc 5, 18).

La maladie n'apparaît jamais comme un bien.

Quand on interroge Jésus pour comprendre le sens ou la cause d'une maladie, par exemple à propos de l'homme né aveugle, sa réponse est claire. Ce ne sont : « ni lui, ni ses parents » qui ont péché et qui seraient à l'origine de sa cécité (Jn 9, 3). Jésus prend ses distances à l'égard de la mentalité ambiante qui continue de voir en la maladie une rétribution négative. Il fait sauter les verrous d'une humiliation ou d'un péché qui aurait été la cause de cet état. Par cette parole, le lien entre la maladie et le péché est définitivement rompu; sans pour autant perdre de vue les miracles de guérison que Jésus accomplira comme des exemples pédagogiques illustrant la possibilité d'un pardon des péchés.

La douleur et la souffrance mettent à mal l'image que l'homme peut avoir de Dieu.

Jésus sait qu'elles sont toujours une épreuve pour l'homme, mais il sait aussi que c'est la gloire de Dieu qui est en jeu. Les signes de vie qu'il met en œuvre pour les malades (les miracles) conduisent à manifester sa gloire, à la restaurer aux yeux des hommes. Voilà qui est nouveau dans l'interprétation qu'il donne à la

L'Assurance maladie,
un Bien commun

¹ La lèpre dans la bible ne recouvre pas seulement, ni d'abord, la maladie que nous appelons aujourd'hui de ce nom. Le mot a un sens plus générique qui englobe un ensemble de maladies.

maladie et à la souffrance. Elles sont un chemin de Dieu vers l'homme pour le conduire à la vie. Ainsi la compassion de Jésus révèle sa Gloire. En lui s'accomplit la parole du prophète Isaïe à propos du Serviteur souffrant : « *Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies* ». Paroles que reprend l'Évangile de Matthieu (Mt 8, 17) et de Jean lors de la maladie de son ami Lazare : « *Cette maladie ne conduit pas à la mort, elle est pour la Gloire de Dieu, afin que par elle –entendons par la sortie du tombeau qu'il ordonne à Lazare, le Fils de Dieu soit glorifié.* » (Jn 11, 4) d'où la très belle sentence de St Irénée : « *La Gloire de Dieu, c'est que l'homme vive, c'est l'homme debout* » (III^e s).

Jésus n'était pas médecin. Pourtant, par deux fois dans l'Évangile de Luc, il semble se présenter comme tel : une première fois dans la synagogue de Nazareth lorsqu'il cite le dicton : « *Médecin, guéris-toi toi-même.* » Luc 4, 23; une seconde fois, lorsqu'il s'adresse aux pharisiens qui lui reprochent de fréquenter les pécheurs. Il leur dit « *Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin du médecin, mais les malades.* » (Lc 5, 31). Ce qui va de soi pour le médecin, vaut aussi pour tout être humain : se dérouter pour porter secours au malade, fusse au prix d'un détour et d'un engagement financier comme le Samaritain de l'Évangile en témoigne, n'est pas matière à option (Lc 10, 34 et 35). En de tels récits, l'Évangile manifeste que Jésus entre dans le monde de ceux qui souffrent. Voilà son pouvoir, voilà son œuvre (Jn 9).

L'Évangile montre la sollicitude de Jésus à l'égard des malades. De nombreux récits offrent une mine de repères pour les chrétiens, et pour toutes les personnes qui prennent en charge la santé de l'homme. Ils confirment que lutter pour guérir, c'est refuser la maladie comme une fatalité. C'est aussi pour le bien-portant accepter de croiser le regard de celui qui appelle à l'aide.

La plus grande des maladies que Jésus soigne et endigue est celle d'une société qui confond souvent les malades avec les pécheurs; sans doute parce que l'humanité est toujours effrayée par les raisons obscures de la maladie. Ce faisant, elle se renie soi-même. Elle rompt les liens sociaux les plus naturels qui devraient se renforcer lorsque l'un de ses membres est fragilisé en son corps et en son esprit ; de cette peur Jésus vient nous relever. Non sans mal; on lui reprochera dans l'Évangile sa proximité avec les malades considérés comme des pécheurs. Or, par son attitude, Jésus montre à quelle fidélité Dieu s'engage pour l'humanité qu'il a créée. Il parcourt avec le malade ce chemin de retour vers la vie et avec les bien-portants le retour vers celui qu'ils ont peut-être écarté. Le malade qui combat pour guérir découvre Dieu présent sur l'un et l'autre chemin ! Ce souhait de réintégration sociale et religieuse (Mc 1,44) fait partie de ce chemin. Le malade aimé et accompagné par toutes sortes de soins appropriés est réintégré et mis au centre comme ce fut le cas pour l'aveugle à Jéricho (Lc 18, 40).

L'appel à la foi. A la suite de la recommandation de l'Apôtre Jacques (Jc 5,13-16), la tradition catholique reprend cet ensemble d'attitudes en un Sacrement, le sacrement des malades. Celui-ci prolonge l'invitation à l'acte de foi tel que Jésus l'appelait déjà lorsqu'il rencontrait les hommes et les femmes aux prises avec la souffrance. En même temps, Jésus lie cet acte de foi en l'amour prévenant du Dieu créateur, avec la guérison et le pardon. Bien des textes l'illustrent :

- La démarche de la femme qui, secrètement dans la foule, désire toucher la frange du manteau de Jésus « *pour être sauvée* », est significative (Mt 9, 20-22). Sa foi en Jésus dont elle a entendu parler (v.27) rejoint le désir de Jésus de lever ce qu'elle considérait comme une humiliation et elle provoque le miracle de sa guérison. Il importe alors à Jésus de nous faire savoir à travers elle que sa foi a contribué à sa guérison.

- L'aventure du paralytique descendu par le toit est tout aussi étonnante (Lc 5, 17-26). Le comportement des amis qui le portent, signe de leurs liens mutuels, illustre cette démarche de foi commune que Jésus remarque et souligne : « *Voyant leur foi...* ». Leur audace les conduit à ouvrir un passage dans le toit de la maison où se trouve Jésus, car la présence d'une foule devant la porte ne leur permettait pas d'entrer. Grâce à leur initiative, le paralytique accède à la parole de Jésus. On s'interroge alors sur les premiers mots de Jésus au paralysé : « *Tes péchés te sont pardonnés* ». La suite du récit associe à ce moment la guérison au pardon des péchés par le lien de la foi, et ce, en contrepoint à l'incrédulité des scribes et des pharisiens.

Ainsi la guérison des maladies à laquelle nous sommes engagés apparaît comme le signe qu'une transformation plus profonde est appelée à se réaliser en chacun de nous : la conversion à Jésus Christ, Fils de Dieu qui, définitivement, fait le lien entre Salut et santé. « *Lève-toi, prends ta civière et marche* » (Lc 5, 24).

Retenons en conclusion

- que l'Écriture Sainte dénoue avec force le lien entre faute et maladie,
- que l'exigence de porter secours aux malades s'impose à tous et n'est pas matière à option,
- que Jésus agit pour que le malade soit réintégré dans la communauté sociale et religieuse,
- que Jésus apporte au nom du Père et de l'Esprit Saint, non seulement une guérison, mais un salut par la foi en l'amour de Dieu qui délivre du péché,
- que, en ce sens, la maladie est un chemin de conversion pour les malades comme pour les bien-portants. ■